

décida alors à parcourir *incognito* les capitales financières du monde : Paris, Londres, Francfort, afin de trouver de l'argent. On dit que des Juifs lui en ont prêté.

Il vient d'être pris d'une nouvelle lubie.

Il a décidé de ne plus parler à âme qui vive.

Enfermé dans son château, il boit, mange, dort, rêve peut-être, mais ne desserre jamais les dents.

Quand il veut quelque chose, il sonne et remet au domestique qui se présente une feuille de papier, sur laquelle il écrit ce qu'il désire. On doit lui répondre de la même manière.

L'exemple du roi se répand, dit-on, jamais on n'a moins parlé en pays bavarois, et les marchands de papier font des affaires d'or.

Les femmes sont furieuses et menacent de faire une révolution.

\*.\*

J'allais m'arrêter, quand le jury désigné pour juger l'affaire Laflamme vient de rendre sa décision.

Elle a été telle que prévue.

L'hon. juge Johnston, avec une hauteur de vue, une éloquence et un talent supérieurs, a bien défini les points à juger, et les jurés, malgré les magnifiques plaidoiries de la défense, n'ont pas eu, pour ainsi dire, à délibérer.

La cause était claire comme le jour.

Le *Mail* a été condamné à six mille piastres de dommages.

Ce n'est pas tout, car la chose ne finit pas là.

Je vous ai dit que le propriétaire du *Mail* était poursuivi pour avoir publié un article libelleux, mais il s'est produit au cours de la cause un incident qui a eu, je crois, peu de précédents en Canada.

Le défendeur avait des avocats, ceci est évident, mais il est arrivé que ces avocats ont, paraît-il, produit un plaidoyer tellement insultant et calomnieux, qu'il constituait un second libelle.

De là une autre demande de dommage et quatre mille piastres.

Le jury, qui était un mélange hétérogène de Canadiens, d'Anglais, d'Irlandais, d'Écossais, de catholiques, de protestants, de méthodistes, d'Anglicans, de conservateurs, de libéraux, d'indépendants et d'autres choses encore, a été unanime dans la décision prise.

Et le *Mail* a été condamné.

\*.\*

Il ne s'agit donc pas dans ce procès de question de race, de politique ou de religion.

Cependant, il en est sorti un enseignement précieux, à savoir que le journaliste, qui occupe, certes, la position la plus en vue, la plus influente, la plus intelligente, mais la plus dangereuse dans la société, doit se maintenir toujours dans les limites de la raison et surtout dans les bornes du respect dû à tout adversaire.

Le juge Johnson a, ce me semble, touché le point vrai, quand il a dit :

"Je sais bien qu'on ne peut pas demander à un écrivain de ne pas se tromper, mais malheureusement, en ce pays, les partisans sont si acharnés, l'esprit politique domine tellement toutes nos actions, qu'il fait souvent dévoyer les plumes et les intelligences."

Paroles vraies, profondes, sérieuses, que mille journalistes liront, approuveront et loueront, mais dont dix à peine se souviendront.

Et notez que ces paroles sont tombées de la bouche d'un conservateur, alors qu'il s'agissait d'une cause où la politique était invoquée comme moyen de défense par d'autres conservateurs.

L'hon. juge a rappelé, dans le résumé des débats, que deux jours auparavant, un autre journal de Toronto, l'*Irish Canadian*, venait d'être condamné à huit mille piastres de dommages, et ceci, ajouté au verdict de lundi, devra avoir son effet sur le ton du journalisme.

On va porter ces causes en appel, je le sais, mais quel que soit le jugement de la Cour, c'est celui des jurés, du peuple, qui prévaudra quand même.

\*.\*

Mes amis, vous venez de faire les élections de vos officiers de sections de l'Association St-Jean-Baptiste, c'est un événement annuel plus grave que vous ne pensez peut-être.

Ce sont les chefs de votre nationalité, les défenseurs de votre race, de vos principes, de vos coutumes, et presque de votre religion, que vous avez nommés.

Vous avez dû faire ce choix avec calme, avec raison, avec cœur surtout, et je ne doute pas qu'il ne soit généralement bon.

Mais, jusqu'à présent, à quoi donc a servi cette association, je vous le demande ?

C'est seulement quand nous nous rencontrons avec la feuille d'érable sur la poitrine et l'insigne à la boutonnière, que nous nous donnons franchement la main, sans haine, sans arrière-pensée, et loyalement ; mais hélas ! ceci n'arrive qu'une fois l'an, le 24 juin !

Ne pourrait-on pas faire mieux ? Ne serait-il pas possible de nous rencontrer plus souvent sur ce terrain national, pour travailler ensemble à l'œuvre sublime de l'avenir du pays.

Eh quoi ! pas de monument national, pas de bibliothèque, pas de musée, rien, rien !

Ah ! mes amis, il nous reste beaucoup à faire pour devenir forts.

Qu'importe, cela arrivera !

Mon petit Pierre, quand tu seras grand, tu travailleras à ton tour à l'œuvre commune, et si ton père n'est pas arrivé à son but, poursuis-le, tu l'atteindras peut-être, petit Pierre.

\*.\*

Nous regrettons amèrement que M. Joseph Lemieux, l'heureux gagnant du gros lot du dernier tirage, se soit trouvé blessé des remarques faites dans notre dernier numéro.

Nous avons commis une grave erreur en disant que M. Lemieux était journaliste, il est menuisier, et de plus notre excellent abonné nous informe qu'il n'a pas prononcé les mots qu'il lui sont attribués.

LÉON LEDIEU.

### CAPRICE

**M**IL-HUIT-CENT-QUATRE-VINGT-CINQ n'est plus ! Ses joies, ses bonheurs, ses illusions, ses peines, l'ont suivi dans la tombe du temps.

Sans un instant d'arrêt, presque à notre insu, quand nous ronflions la tête noyée dans nos chauds oreillers, dix-huit-cent-quatre-vingt-cinq bouclait ses malles, tandis que quatre-vingt-six, tout frais, tout pimpant, installait pour douze mois durant ses pénates au milieu de nous.

Que nous laisse l'an qui s'en va ? Que nous apporte l'an nouveau ? Le savons-nous ?

Comme la vie, les années sont capricieusement bêtes.

Notre âge, notre inconséquence, ne nous arrêtent pas à de sérieuses réflexions. L'expérience des autres, les graves leçons des têtes blanches sous les coups du sort et les revers du destin ne disent rien à la jeunesse fougueuse qui veut apprendre, à ses propres dépens, la science de la vie.

A quoi bon suivre le doigt de grand-mère retournant les pages de la destinée humaine ? Pour y trouver quelques instants, des moments fugitifs de jeunesse, d'espérance et d'amour, puis une longue suite de jours décolorés, des années longues, longues de rêves, naissants et éteints à la fois, qui conduit de déceptions en déceptions, de terreur en terreur, jusqu'à cet état sombre, effroyable, qu'on appelle la mort ?

Plus brièvement, plus légèrement surtout, voyons ce que nous a donné, dans l'intimité, la vieille année déjà éteinte. Mettons de côté les fléaux qui l'ont rendue mémorable, pour ne peser que ce qui nous touche directement, nous — jeunes filles ou jeunes gens.

\*.\*

Malgré que nous voulions poser un peu en désillusionnés, même en scrutant minutieusement, nous ne trouvons que des feuillettes roses, presque charmants, à retourner sous notre regard.

Sur quelques-uns se sont glissés fortuitement des lignes que nous voudrions pouvoir effacer ; — voir même détacher entièrement la page qui leur donne une trop grande hospitalité.

N'en faisons rien : c'est le plus sage parti.

Plus : si ce qui est fait *était à refaire*, ne serions-nous pas trop heureux de goûter les mêmes plaisirs, de chanter les mêmes refrains, de nous enivrer des mêmes bonheurs, — de pleurer les mêmes larmes.

J'aime une illusion qui tombe ; j'aime sentir ma main se refroidir dans celle que je tiens ; j'aime un orage qui menace, j'aime un orage qui écarter.

Si bon, si sublime médecin est quelque fois la réalité qui se fait jour soudainement ; si tendre, si généreux est l'ami nouveau qui nous appelle ; si rassérénant, si magnifique est le beau temps quand on a vu briller l'éclair et que la foudre a passé au-dessus de notre tête avec un bruit terrible !

Et tout compte bien fait, qu'est-ce qu'un beau rêve qui échappe ? qu'est-ce qu'une liaison qui se brise ? qu'est-ce que le vilain oiseau des tendresses aveugles, nous touchant quelque peu du bout de son aile ?

Une déchirure dans un coin de voile, tout au plus.

Quand Dieu nous a ménagé les nôtres, quand la maligne fortune ne nous a pas fait trop des siennes, quand le temps n'a pas prématurément ridé notre front, c'est déjà de la paix intime, du bonheur.

Les triomphes espérés, les victoires perdues, ne sont aussi pour rien. Dans un monde où la lutte politique est mêlée aux meilleures choses et tient le haut du pavé, les chances de succès sont si rares que les défaites, mêmes les plus inattendues, laissent leur page blanche.

\*.\*

D'ailleurs, savez-vous : chaque désillusion soit un moment de bonheur : grandeur ou faiblesse, il fut *notre*, doit-on n'en pas conserver tout le charme, sans en rien regretter, quand le prestige même de ce qu'il fut est entièrement disparu ? — doit-on s'apitoyer et se raidir contre le sort ?

Le souvenir de notes pleines, franches, délicates, ne peut qu'augmenter la demi-ivresse des bons indices que nous tenons sous notre main, qui s'en vont nous échapper aussi. Et, dites-moi, d'où viennent les grands désenchantements, les dépouillements, les désastres ?

De croyances bénies, d'effusions de tendresse partagée, de félicité pure, de folie sublime !

Et nous irions, par un reste de scrupule, arracher la page qui dit leur dernier mot ? ...

Voulez-vous savoir comment on doit plutôt alléger son cœur ? C'est de se réfugier dans le fond de son âme et d'envisager avec calme les événements, simples ou grands, qu'on vient de traverser. Là, seule avec nous-mêmes, une touchante surprise nous est réservée : de *misère et de joie la dose est chrétiennement divisée*. La Providence se retrouve toute divine encore ici comme partout, et, malgré notre étonnante ambition qui s'en va progressant chaque jour, nous n'arriverons jamais à fondre la loi de l'existence : tout se pondère, tout s'en chaîne.

Adieu et va, ô quatre-vingt-cinq !

\*.\*

Salut, ô quatre-vingt-six !

De ton *sac à surprise*, laisse, laisse bien vite tomber les nôtres.

Joies ou douleurs, désenchantement ou ivresse, rien ne nous effraie, rien ne nous étonne, vaillants, braves et courageux.

Des harmonies fausses, des nuances capricieuses, des travers, des étrangetés nous attendent encore sous ton drapeau, salut toujours !

La vie souvent nous est plus chère par ses mirages qui trompent que par ses espérances de bonheur : ouvre tes trésors, quelque alliage qu'ils renferment, ô nouvelle année !

La jeunesse te désire, t'aime et t'attend.

HERMANCE.

Un legs étrange :

En ouvrant le testament d'un riche négociant, de Bordeaux, qui vient de mourir, on a trouvé une clause stipulant qu'une rente annuelle de deux mille francs serait allouée à l'Académie française, dans le but de récompenser, chaque année, le meilleur ouvrage tendant à la *réhabilitation des belles-mères*.

Le malheureux n'avait jamais été marié. Tout s'explique.